

que l'annonce seule d'un brûlot suffit pour démoraliser et abattre l'équipage le plus brave.

Crochetout avait deviné juste : les Anglais, furieux de cette résistance désespérée dont ils ne pouvaient triompher qu'avec le temps, et encore plus exaspérés par la destruction de la cinquième chaloupe que la mine de Fignolet avait coulée en éclatant, les Anglais avaient résolu d'en finir sans attendre l'aide des chouans. Un officier avait proposé à sir Williams ce moyen peu héroïque de faire sauter la base de la falaise : il s'agissait de sacrifier une embarcation ; mais peut-être les commotions reçues par la montagne l'ébranleraient-elles et entraîneraient-elles quelques-uns de ces éboulements si communs sur les côtes de Normandie et de Bretagne ; peut-être les royalistes, placés sur la crête de la falaise et qu'on ne saurait prévenir à temps, seraient-ils victimes de ce moyen d'attaque : cela importait peu aux Anglais.

Une objection cependant avait été faite : si l'éboulement était plus considérable qu'on ne le supposait, la falaise en s'écroulant, pourrait ensevelir la ligne des chaloupes. Pour parer à ce danger, sir Williams avait donné l'ordre de faire replier toutes les embarcations au moment où le brûlot serait lancé : la durée de la mèche devait être combinée avec la longueur de temps nécessaire pour que les chaloupes pussent être à l'abri de toute atteinte. C'était à l'exécution de ces ordres que Crochetout venait d'assister ; il avait tout compris, tout deviné.

Quand il eut donné ces explications rapides à ceux qui l'entouraient :

—Le brûlot ne viendra pas tout seul se ranger au ras de la falaise, ajouta-t-il, il s'agit de viser juste et de descendre les rameurs qui les remorqueront. Je sais que c'est une question de temps et que les goddem finiront par nous faire sauter, mais c'est convenu... Il me faut dix Anglais au moins pour chaque Frère de la Côte. Donc, attention, mes vieux ! embusquez-vous le mieux possible et attendez. Ne tirez qu'à coup sûr.

Un hurra, parti du dehors, fit précipiter les corsaires vers l'ouverture de la caverne. Les chaloupes anglaises commençaient leur mouvement de retraite : le brûlot était prêt.

Remorquée par un léger canot, la terrible machine s'avança vers la falaise ; sa mèche était allumée, et rien désormais ne pouvait empêcher l'explosion d'avoir lieu.

—Attention ! dit Crochetout : feu sur les canotiers, mais que chacun vise son homme...je...Tonnerre !

Le commandant venait de s'interrompre avec une expression de fureur réellement effrayante.

—Impossible de tirer ! dit Delbroy.

Effectivement, comprenant le danger qu'ils couraient, les remorqueurs du brûlot avaient fait glisser leur canot sur le bord de la machine opposé à celui qui se trouvait vers la terre, ils ne remorquaient plus, ils poussaient, mais dans cette position le brûlot les abritait complètement en s'interposant entre eux et les corsaires.

Les corsaires se regardaient avec une expression de stupeur indicible : le brûlot s'avancait, la mort venait...une mort certaine, affreuse, et ils ne pouvaient rien pour l'éviter ; il fallait attendre. Chacun d'eux pouvait compter les minutes qui lui restaient à vivre...

Les chaloupes anglaises se tenaient maintenant hors de portée, pour ne plus avoir à craindre le danger résultant de l'explosion de la machine. Tous les matelots et les officiers avaient les regards anxieusement tournés vers la falaise : on attendait l'heure de l'horrible spectacle.

Le brûlot, longeait les falaises pour mieux se maintenir à l'abri de la fusillade des corsaires, passait devant ces excavations dans lesquelles les Frères de la Côte avaient successivement fait une défense si belle, couronnée par l'ancantissement d'une chaloupe anglaise. Il était alors à la hauteur du trou dans lequel Fignolet, le moussaillon, avait pris place.

Ce trou, crevassé par l'explosion de la mine, était vide : le jeune mouso avait dû être tué au moment où il avait mis le feu à la poudre, et la mer avait emporté son cadavre.

A quelque distance de cette excavation se dressait l'écuoille que Nordèt avait choisi pour lieu de combat. Sans doute encore le vieux maître avait été atteint par quelque balle anglaise, car depuis longtemps ses compagnons n'avaient plus entendu le feu qu'il avait d'abord si bravement soutenu avec une seule paire de pistolets.

Le brûlot s'avancait rapidement... Pas une parole n'était échangée dans la caverne.

IX

FRANÇAIS ET ANGLAIS.

Chaque seconde était un siècle d'angoisse et de rage. Toutes les tortures de la colère, de l'impuissance, ces hardis marins les souffraient. Ils voyaient venir la mort, ces Frères de la Côte qui avaient été tant de fois au-devant d'elle, et ils pâlissaient, non de crainte, mais de fureur, car avant d'être tués ils voyaient qu'ils ne pouvaient tuer.

Quelques-uns s'avancèrent comme pour s'élancer à la mer... Crochetout les arrêta du geste :

—A vos postes ! dit-il d'une voix puissante. Cette caverne de la falaise est pour nous le pont du navire. Nous n'avons pas le droit de l'abandonner.

Alors, déboutonnant son uniforme avec un geste violent, le corsaire saisit un lambeau d'étoffe enroulé autour de son corps. Ce lambeau déchiré, noirci, présentait encore néanmoins les teintes du drapeau républicain.

—Le pavillon de la *Brûle-Gueule* ! s'écria Delbroy en s'élançant.

—Oui, dit Crochetout avec émotion : Nordèt l'avait arraché avant de faire sauter la corvette. Nous allons mourir, mes enfants : il faut mourir sous ce pavillon qui tant de fois, dans la mer des Indes, a surmonté le yacht anglais renversé. Ah ! les goddem veulent nous faire sauter, parce qu'ils ne peuvent nous prendre ! Eh bien ! il faut montrer l'endroit où ils doivent faire échouer leur brûlot !

Et saisissant son fusil avec un geste sublime, le corsaire enleva la baguette, la passa dans le lambeau de pavillon, et s'élançant vers l'ouverture de la caverne, il planta solidement la baguette entre deux éclats de rochers : le pavillon tricolore flotta dans les airs.

—Vive la France ! s'écria Crochetout.

—Vive la France ! répétèrent les corsaires avec l'enthousiasme le plus effréné.

Des cris de colère et de menace, partant des embarcations anglaises, répondirent à ces exclamations patriotiques. Le brûlot atteignait l'entrée de la caverne.

En voyant les couleurs de la République flotter audessus de leurs têtes, les matelots anglais, exaspérés déjà par le combat qui venait d'avoir lieu, poussèrent des hurlements, et l'un d'eux, obéissant à un accès de rage folle, saisit la mèche du brûlot et souffla dessus avec frénésie. Le feu monta rapidement et se communiqua aux cordages goudronnés ; en un clin d'œil il gagna les bordages enduits de matière combustible, un jet de flammes jaillit.

—Pousse au large ! crièrent les matelots.

L'un d'eux se précipita pour couper l'amarré qui attachait le canot au brûlot.

Les corsaires, debout et immobiles sur le bord de l'excavation de la falaise, attendaient en criant : " Vive la France ! " Au loin les Anglais, sur leurs embarcations, regardaient le dernier acte du drame terrible.

Le brûlot s'embrasait... il allait sauter... il courait droit sur la caverne, à la hauteur de laquelle la marée haute le faisait arriver. Quelques secondes encore, et c'en était fait des hardis Frères de la Côte...

Tout à coup une détonation déchira les airs, et la mer bondit comme soulevée par quelque puissance mystérieuse.

Le brûlot vient de s'abîmer dans les flots, entraînant avec lui le canot qui le remorquait. Deux cris de triomphe sont lancés avec force, et les corsaires tendent les bras vers deux hommes qui se dressent au sommet d'une vague.